

PRÉFACE

Ce volume, *Folie, fureur et ferveur – Œuvres poétiques (1972-1975)*, poursuit le projet remarquable de publication de l'œuvre poétique d'Anne Sexton par les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque, et rassemble les trois recueils suivants de cette poète américaine majeure du xx^e siècle, née en 1928 : *The Book of Folly* [*Le Livre de la folie*] (1972), *The Death Notebooks* [*Les Carnets de la mort*] (1974) et *The Anful Rowing Toward God* [*L'Épouvantable Traversée à la rame jusqu'à Dieu*] (1975) – ce dernier a fait l'objet d'une publication posthume, Anne Sexton s'étant ôtée la vie le 4 octobre 1974. Ces recueils complètent les huit livres qu'elle a envoyés à sa maison d'édition de son vivant.

Le travail d'Anne Sexton a connu une évolution fulgurante depuis la parution de son premier recueil en 1960. Une dizaine d'années plus tard, malgré le fait que sa poésie soit plus visionnaire que « confessionnelle », elle est plus fascinante que jamais et témoigne de la même puissance qu'à ses débuts. Les poèmes de maturité et de sagesse qui sont livrés dans *Folie, fureur et ferveur* sont ceux

d'une femme qui grâce aux mots savait enfin qui elle était, car ses poèmes avaient réussi à capturer sa nature, celle des personnes qui l'entouraient, et leurs relations. On croyait Anne Sexton à l'apogée de son art avec ses cinq premiers recueils¹, or, les trois qui sont inclus dans *Folie, fureur et ferveur*, bien que sensiblement différents en matière de forme, de contenu et de ton, et bien qu'écrits durant les dernières années de la vie de la poète, n'ont rien à envier aux premiers, car ils sont tout aussi denses, intenses et profondément introspectifs, tout en étant plus amples, car plus tournés vers l'extérieur : ils font véritablement entendre l'Amérique, et avec eux, Anne Sexton s'inscrit pleinement dans la constellation de grands poètes américains comme Emily Dickinson, Walt Whitman, ou Allen Ginsberg, pour ne citer qu'eux.

En effet, après l'étonnant et satirique *Transformations*, une réécriture osée des contes de Grimm, sorti en 1971 aux États-Unis et en 2023 en France, les recueils rassemblés dans *Folie, fureur et ferveur* reflètent le retour d'Anne Sexton à l'intensité intimiste qui l'avait rendue célèbre et lui avait valu le prix Pulitzer en 1967, avec le recueil *Tu vis ou tu meurs*. Les poèmes de *Folie, fureur et ferveur* donnent l'impression d'être plus spontanés et débridés, car ils se présentent autant comme des poèmes que des récits, des incantations, des prières et même des psaumes, et comme dictés par l'inconscient de la poète. Il semblerait qu'avec ces recueils-ci, en plus de puiser uniquement dans le vécu, la mémoire et le trauma (notamment celui de l'inceste dont elle a répété avoir été victime, et qu'elle avait déjà abordé dans d'autres recueils, y compris *Transformations*), Anne Sexton s'est également fiée à ses perceptions, visions, hantises et obsessions, et les a confiées au

¹ Voir *Tu vis ou tu meurs – Œuvres poétiques (1960-1969)*, trad. Sabine Huynh, des femmes-Antoinette Fouque, 2022, et *Transformations*, trad. Sabine Huynh, des femmes-Antoinette Fouque, 2023.

sein de longs poèmes au souffle mystique, dans une quête de vérité et peut-être même de foi, enfin, c'est ce qu'il y paraît au premier abord, puisque Sexton n'a pas fini de nous surprendre.

Le Livre de la folie et *Les Carnets de la mort* contiennent des poèmes courageux qui donnent parfois l'impression d'être expérimentaux, ou d'avoir été écrits à la faveur d'une transe exaltée. Ils sont même un rien effrayants, dans la mesure où Anne Sexton y converse avec les anges, les dieux et les déesses, dont les Furies, ainsi qu'avec Jésus, Marie et la mort – « madame Delamort » et « Anubis » – qui, au fil des ans, a pris de plus en plus de place dans ses écrits, et coloré le prisme à travers lequel la poète perçoit sa vie. D'ailleurs, elle explore la nature de la mort dans un long poème en six parties intitulé *La Bébée funèbre*, dans lequel elle tente de faire connaissance avec sa propre fin, et peut-être même de s'y initier, lors d'un processus comportant six étapes, qui analyse, entre autres, la relation mère-fille, ainsi que de multiples rencontres avec la mort, et enfin son inéluctabilité. Ces ensembles de poèmes font montre d'une grande liberté de ton (ironique, folâtre), et de cette hardiesse admirable et tellement caractéristique de Sexton, qui transgresse toutes les frontières et « montre [ses] fesses » à la mort, qui l'« embête ».

Quant aux textes de *L'Épouvantable Traversée à la rame jusqu'à Dieu*, ils sont sombres, tourmentés, teintés d'amertume, et ils tremblent de la douleur insoutenable de savoir que le mal absolu existe (incarné par le nazisme et Hitler dans les poèmes), et l'on comprend que c'est entre autres cette douleur et le silence de Dieu qui ont conduit Anne Sexton à les écrire, dans une recherche ardente de vérité. La poète avait conscience en écrivant ces poèmes (elle l'a d'ailleurs exprimé dans certains d'entre eux) qu'ils pouvaient désarçonner à la fois ses lecteurs habituels et ceux qui ne connaissaient pas encore son travail. En effet, leur franchise provocante renverse

et coupe le souffle. Dans un style impétueux qui ne s'encombre plus de recherches formelles, Anne Sexton y déverse ses doutes en ce qui concerne la foi, l'amour divin et l'existence de Dieu, mais aussi tout espoir de bonheur qui subsisterait encore en ce monde. S'enchaînent discussions et disputes avec Dieu, réflexions psychologiques et paroles à caractère prophétique, au sein d'une exploration en vers libres du monde de l'inconscient et de la conscience, de ce qui les régit, et surtout de leur véritable Dieu : Sexton révèle que la poésie est devenue son Église et le poème son chant sacré.

Vous comprendrez facilement à quel point traduire les recueils qui composent *Folie, fureur et ferveur* a été une expérience des plus enrichissantes. Je n'arrêtais pas de m'ébahir en félicitant ma chère grande sœur Anne de s'être à nouveau surpassée. Je craignais que le tour de force qu'a constitué *Transformations* n'ait épuisé son ardeur créative, mais non, au contraire, les poèmes de *Folie, fureur et ferveur* prouvent une fois de plus à quel point Sexton maîtrisait non seulement l'art poétique, mais aussi sa connaissance d'elle-même, ses forces et ses faiblesses, et combien elle avait affûté son regard sur son entourage et sur le monde. Anne Sexton, la femme poète passionnée à l'intelligence acérée, se montre plus insolente que jamais face à la famille, la mort et Dieu, en lequel elle ne semble pas croire, mais qu'elle invite quand même dans ses textes, afin de mieux le critiquer et le moquer, comme si elle voulait lui faire payer tous les malheurs de la terre.

Anne Sexton se prend parfois pour Jésus dans ces poèmes, un Jésus assoiffé, non pas d'eau, mais des désirs, des déserts et des douleurs de tous les pécheurs, c'est pourquoi elle s'y offre entièrement, dans toute sa vulnérabilité, avec toutes ses joies et ses peines. Quand a-t-elle renoncé à sa soif, ses désirs, sombrant définitivement dans la dépression ? Peut-être à partir du moment où elle a senti qu'elle

ne pouvait plus écrire comme elle l'avait fait jusque-là : « Le silence c'est la mort », il « picore [...] le muscle rouge et vibrant / de ma bouche », écrit-elle dans *Le Livre de la folie*. Ou peut-être quand elle ne s'est plus sentie désirée.

Anne Sexton a écrit son dernier poème, *Love Letter Written in a Burning Building* [« Lettre d'amour écrite dans un immeuble en feu »], quelques jours avant de se donner la mort. Dans ce poème, qui commence par les mots glaçants « je suis dans une caisse », elle confie « porter un masque pour écrire mes derniers mots », après avoir « mis le feu au lit », procédant ainsi à ce qu'elle appelle une « crémation de l'amour ». Elle qui avait toujours écrit sans masque, cette reine du désir amoureux pour qui le lit était un royaume, se décrit comme un « cheval battu », révélant ainsi sa capitulation face à la dépression qui n'a eu de cesse de peser sur sa vie. Mais il ne faut pas oublier qu'avant cette fin tragique, elle avait réussi à écrire les poèmes de *45 Mercy Street* (restés écrits à la main, elle n'a pas eu le temps de les dactylographier) et ceux, très aboutis, de *Words for Dr Y*, qui faisaient originellement partie du *Livre de la folie*, mais que ses éditeurs ont mis de côté, la poussant à demander qu'ils soient publiés après sa mort.

À l'heure où j'écris ces lignes, après avoir passé un an et sept mois à traduire les recueils qui composent *Folie, fureur et ferveur*, nous sommes à l'aube du cinquantième anniversaire de la mort d'Anne Sexton, et à quatre ans du centenaire de sa naissance, qu'il faudra célébrer d'une manière ou d'une autre. Son premier recueil étant sorti en 1960, cela fait une soixantaine d'années que son travail impressionnant continue à être largement lu et débattu par les critiques, les professionnels de la littérature et les gens que la poésie autobiographique exigeante n'intimide pas, pour notre plus grand bonheur.

PRÉFACE

J'avais vingt-sept ans quand j'ai commencé à lire Anne Sexton, en 1999, dans la banlieue de Boston, là où elle a grandi et vécu. J'ai aujourd'hui cinquante-deux ans. Bien qu'à l'époque j'avais senti l'importance de l'œuvre de Sexton (« si j'éprouve physiquement que l'on m'arrache le dessus de la tête, je sais qu'il s'agit de poésie », Emily Dickinson, dans une lettre à Thomas Higginson, 1870), je manquais de maturité, et il m'a fallu m'accrocher pour la lire. Il m'a fallu aimer, et souffrir, et devenir mère, et prendre de l'âge, pour mieux appréhender ce travail féministe et autobiographique qui élève le désir, les émotions, les passions et la consolation, du fait qu'il est centré autour du corps féminin – sa splendeur, son amplitude, ses imperfections, ses blessures, ses transformations, ses enfantements, ses maux, sa générosité, sa résilience –, et comprendre à quel point les attentes aberrantes à son égard peuvent fiché en l'air un esprit sain, et mener une femme à se foutre en l'air, pardonnez-moi cette vulgarité, c'est la colère qui veut cela. La consolation, c'est bien Anne Sexton qui n'a cessé de nous l'offrir, avec sa poésie, grâce à laquelle elle « demeure dans le Possible² », à jamais.

Sabine Huynh

²Emily Dickinson, poème 466, R. W. Franklin, 1998 (trad. S. Huynh).